

—C'est vous, Georges ! vous m'avez fait peur. Que je suis contente de vous voir ! Madame est sortie pour le reste de la journée ; venez dans ma petite chambre, nous avons du temps devant nous.

En disant ces mots, elle le conduisit dans une pièce qui donnait sur le vestibule, et où elle travaillait d'ordinaire.

—Que je suis contente ! Pourquoi ne souriez-vous pas ? Regardez Henri ; comme il est grandi !

L'enfant à travers les longues boucles de sa chevelure, jeta sur son père un regard furtif, et se cramponna à la robe de sa mère.

—N'est-il pas beau ? dit Elisa ; et elle lui écarta les cheveux pour l'embrasser.

—Je voudrais qu'il ne fut jamais né ! s'écria Georges avec amertume : je voudrais moi-même n'être jamais venu au monde.

Surprise et effrayée, Elisa pencha la tête sur l'épaule de son époux, et fondit en larmes.

—Allons ma pauvre femme, j'ai tort de vous affliger. Ah ! je voudrais que vous ne m'eussiez jamais connu ! vous auriez pu être heureuse.

—Georges ! Georges ! Comment pouvez-vous parler de la sorte ? Quel malheur vous menace ou vous est arrivé ? N'avons-nous pas été heureux jusque dans ces derniers temps ?

—Oui, ma chère amie, répondit Georges ; et attirant son fils sur ses genoux, il le contempla avec amour.

—Il vous ressemble, Elisa ; et vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais vue et la meilleure qu'on puisse désirer ; et pourtant je voudrais n'avoir jamais eu de relations avec vous.

—Ah ! Georges, est-il possible ?

—Oui, Elisa, mon existence est plus pénible que celle d'un misérable insecte ; elle me mine, elle me consume ! je suis un pauvre valet, et je vous fais partager mon abjection. A quoi bon tenter de faire quelque chose, de savoir quelque chose, d'être quelque chose ? A quoi bon vivre ? Je voudrais être mort.

—Quelles mauvaises pensées ! Je sais qu'il vous a été pénible de perdre votre place, et que vous avez un maître bien dût ; mais ayez de la patience, et peut-être.....

—N'en ai-je pas eu ? interrompit le jeune mulâtre : ai-je dit un mot quand il m'a fait sortir sans motif de la fabrique où tout le monde était si bon pour moi ? Je lui abandonnais tous mes bénéfices, et chacun s'accordait à dire que je travaillais bien.

—C'est affreux, reprit Elisa ; mais après tout, c'est votre maître.

—Mon maître ! et en vertu de quel titre est-il mon maître ? je suis un homme comme lui ; je vaudrais mieux que lui ! j'entends mieux que lui les affaires ; je suis plus capable de diriger une maison. Je sais lire et écrire beaucoup mieux, et je me suis instruit malgré lui ; quels droits a-t-il de faire de moi une bête de somme, de me détourner d'une occupation que je connais, pour m'assujettir à des travaux qu'un cheval peut faire ?

—Georges, vous m'épouvantez, je ne vous ai jamais entendu parler ainsi ; je crains que vous ne vous laissiez emporter par la colère. Je conçois vos sentiments ; mais, de grâce, soyez prudent, pour moi, pour Henri !

—J'ai été prudent ; mais le mal empire et devient intolérable. Mon maître saisit toutes les occasions imaginables de m'insulter et de me torturer. En faisant mon ouvrage, et en me tenant tranquille, j'espérais avoir le temps de lire à mes heures de loisir ; mais il s'en aperçoit, et il m'accable de